



La guérison

Gérard Gromer

30 septembre 2010



Etonnant, ce moment où, dans tout un pays, unanimement, jeunes et vieux n'ont plus qu'un mot en bouche, un seul : « retraite ! » Nos sociétés ont évacué vers le caniveau les valeurs, les illusions, les visions du monde qui faisaient marcher les humains. Aujourd'hui, même les nouvelles générations, et la jeunesse qui aspire à s'insérer par les études dans le monde du travail, tous, en bons gestionnaires de leurs vies se projettent dans l'avenir en se souciant au moins autant de leurs futurs droits à la retraite que de ce qu'ils nomment très sérieusement leur « plan de carrière ».

Pour ma part, le mot me fait penser à un colloque auquel je participais dans les années 1975 à Cerisy-La-Salle. La session était coupée en deux par la fête du 14 Juillet. La municipalité, par voie d'affiche, invitait à une retraite aux flambeaux. Une retraite ? Je revois l'un des participants, très applaudi, qui barre d'un trait le mot et le remplace par « avancée ». Avancée aux flambeaux ! N'attendons pas la prochaine fête nationale pour convertir nos marches à la retraite en avancées aux flambeaux.

J'associe aussi, c'est plus fort que moi, le mot « retraite » à une onomatopée : « taratata ». Souvenez-vous, c'est en faisant « taratata » que Carmen se moque de Don José lorsque, tel un somnambule notre homme, futur déserteur, s'apprête à rentrer à la caserne à l'appel du clairon qui, au seuil de la nuit, sonne la retraite.

Combien de retraités, quand la course s'est arrêtée pour eux, espèrent se refaire un corps, retrouver le chemin de leurs envies, rencontrer des gens, des pays, des coutumes, des œuvres ! S'ouvrir ! Mais ils marchent à côté d'eux-mêmes, vidés et, « taratata », ils rentrent à la maison.

C'est surtout depuis qu'elle est menacée que la retraite occupe les esprits et les journées de ceux et celles qui n'ont plus qu'elle pour justifier une vie vécue d'avance. Au sommet de la pyramide, la décision est tombée de passer en force. C'est comme ça ! Gouverner, c'est gérer et n'admettre que sa propre gestion. Réformer ? « Il n'y a pas d'alternative », répétait déjà Margaret Thatcher. Le ministre, transparent, détaché, scrute de loin et de haut le troupeau livré au tumulte de la planète. Il fait mouvoir les chiffres, les intérêts. Les réunions deviennent de plus en plus techniques, les mots de plus en plus barbares. La calme évidence avec laquelle l'homme politique expose au J. T. ses comptes, décomptes et ses arguments ferait presque oublier ce qu'il y a de mesquin et de cynique derrière ces calculs.

La référence n'étant plus l'usine, la fabrique, la mine ou l'atelier mais la bourse, la banque, la spéculation, il va de soi que le travail, qu'il soit ou non bien fait, ne vaut plus rien. Finie l'antique malédiction biblique ! Tu ne gagneras plus ta vie à la sueur de ton front, mais scotché à la corbeille et devant les écrans. Il faut être fou, sot, niais, dupe et n'avoir rien compris pour vouloir maintenir le travail comme valeur au fondement de notre présent. Pourtant, parmi ceux qui ont parcouru le tunnel jusqu'au bout, il y en a qui ont travaillé et qui ont été à la peine. Ils viennent vers nous usés, essoufflés, délabrés, en cherchant, dans la grisaille matinale, à se refaire une santé. Les considérations plus qu'embarrassées et humiliantes des politiques sur la notion de pénibilité, pour nous faire croire que ceux qui ont blanchi sous le harnais n'ont pas été oubliés, peuvent être interprétées comme le retour du refoulé de la valeur travail sur la scène de la finance et du capitalisme spéculatif.

Faisons un rêve : imaginons l'ensemble des partenaires en réunion autour d'une table pour une discussion ouverte, sans arrière-pensées, sans double langage, sur la retraite et son régime. Les négociations aboutiraient au mieux à satisfaire des besoins. Les désirs, par contre, les manques, à défaut d'être quantifiables, resteraient inassouvis. Voilà qui devrait nous encourager à nous approcher de l'autre

scène de la retraite, celle qui hante tout individu au moment des bilans, quand il comprend qu'il n'aura plus à se lever à nouveau aux aurores, à sauter dans le RER pour être à l'heure au bureau, repartir le soir, dormir vite, ne pas manquer le même RER le lendemain.

Quand vous commencez à desserrer le temps, à oublier les horaires imposés, les contraintes du temps compté, c'est alors que vous pressentez ce que pourrait être le temps libre, le temps ouvert, heureux. Vous vous amusez, vous vous étourdissez mais, trop tard : les questions existentielles se forment en vous, obsédantes. Que s'est-il passé pendant tout ce temps ? Comment tout cela a-t-il été possible ? Ces entraves ? Ces frustrations ? Cette docilité ? Ces renoncements ? N'ai-je pas été piégé ? Pris dans un marché de dupes ? Ne me suis-je pas fait voler mon temps, et peut-être ma vie ? Certes, tout le monde n'est pas créateur d'entreprise, chercheur, aventurier ou artiste pour échapper à la retraite ! L'homme sans passions, sans qualités, l'homme névrosé cherche d'abord, comme l'immense majorité, à « gagner sa vie » comme on dit, à se protéger. Et puis il y a les petits arrangements pour surmonter la servitude volontaire : les congés, les primes, les « activités », et tous les ersatz de la liberté. Et surtout la grande promesse, au bout du tunnel, le soleil radieux de la retraite ! L'enchantement du temps retrouvé !

Tout le monde cependant ne va pas jusqu'au bout du tunnel. Chaque jour des gens décrochent, désobéissent, tournent le dos à l'agitation, font demi-tour, désertent, changent de vie. On arrive à subsister dans Paris et dans le Midi, avec trois fois rien, en vivant d'expédients, en campant, en squattant. Il est possible de s'inventer une liberté et, débordant de gratitude, de retrouver un corps, ses sensations. De guérir. C'est Nietzsche qui, dans *Le Gai Savoir*, parle de guérison quand, après une longue impuissance, « un homme se rebelle, retrouve ses forces et le pressentiment de l'avenir, d'aventures imminentes, de mers qui s'ouvrent à nouveau et de buts à nouveau permis ».